

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 11 (1943)
Heft: 8

Artikel: De l'amour et de la jeunesse [suite]
Autor: Saadi
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

considère une telle suggestion pas heureuse, parce qu'on enlève par là à la personnalité quelque chose de son originalité. Dans la plupart des cas l'homme réagira par des dépressions nerveuses et psychiques.

Ainsi vu, l'homosexualité est à considérer dans la règle comme une espèce de réaction psychique innée. Elle peut cependant aussi être acquise par un prédisposé et elle pourra peut-être même disparaître, ceci dans le cas où le but érotique du désir idéalement conditionné se déplace. Il y a en effet quelques cas où l'homosexualité manifeste durant les années de jeunesse, trouve sa fin plus tard dans un amour hétérosexuel heureux.

Déjà, j'entends l'objection qu'il s'agisse alors de bisexualité. Je ne veux pas me battre pour des paroles. Mais une chose est certaine dans de tels cas: il existait à un moment donné chez ces hommes le but de désir ardent dans le propre sexe; il subsistait alors une conception purement homosexuelle qui plus tard s'est transmise dans une hétérosexuelle. Aussi le contraire peut se produire. Ces cas s'expliquent en fin de compte par la supposition qu'il s'agisse là de procès purement psychiques. La doctrine de la conditionnalité corporelle de l'homosexualité ne les explique jamais.

A présent, l'homosexualité est-elle une maladie? D'après l'explication de mon grand professeur décédé Ribbert „est de la maladie la somme des événements vitaux anormaux dépendants des changements dans la construction du corps“. D'après cela l'homosexualité serait une maladie si la théorie de Hirschfeld était exacte. Les événements vitaux anormaux, dans notre cas la sensualité différente vis-à-vis la majeure partie de tous les hommes, dépendraient alors de déviations anatomiquement fondée dans la construction du corp. Nous avons montré que d'après la position actuelle de notre savoir ce n'est pas le cas.

J'ai la ferme conviction qu'on arrivera tout seul à une suppression des prescriptions pénales contre les homosexuels, dès que notre opinion aura trouvé l'approbation générale, c'est-à-dire qu'il s'agisse uniquement du désir de complément psychiquement conditionné d'une partie d'hommes. Ne se distinguant ni corporellement ni psychiquement de leurs concitoyens que dans le but de leur désir, ils ne sont ni malades, ni dégénérés, ni criminels, mais non plus des pièces anatomiques de musées.

De l'amour et de la jeunesse

Tiré du livre „Le jardin des roses“ composé en l'année 1261 par l'écrivain persan Saadi.

(suite)

Un amant passionné disait à l'objet de son amour:

„Tant que tu seras maître de ta raison, nous ne pouvons plus nous entendre.“

C'était le fils du roi lui-même qui était l'objet de cette passion malheureuse. Pour inspirer à ce prince quelque compassion et en même temps le désir de le voir, on lui dit que dans la cam-

pagne près de laquelle il avait son séjour, on voyait souvent un jeune homme bien fait, d'un esprit délicat, parlant avec véhémence, et tenant quelquefois des discours admirables, mais qu'il était facile d'apercevoir qu'il était en proie à tous les feux de l'amour, et qu'il n'était plus maître de ses sens et de sa tête.

Le prince se douta qu'il pourrait bien avoir lui-même excité cette tempête. Il monta à cheval, et vint pour essayer de la calmer. Dès que le jeune homme l'aperçut diriger ses pas vers lui, il s'écria en versant des larmes :

„Celui qui m'avait tué daigne donc venir vers moi. Est-ce pour me rappeler à la vie? Est-il touché de compassion pour son misérable esclave?“

Quoique le fils du roi l'eût abordé avec affabilité, qu'il lui demandât avec intérêt son nom, celui de sa patrie, la profession qu'il exerçait, le jeune homme, plongé dans une mer d'amour et absolument hors de lui-même, ne put pas trouver un mot pour répondre. Vous auriez beau savoir par coeur les sept parties de l'Alcoran, si l'amour s'empare de vous, vous ne connaîtrez pas une lettre.

„Pourquoi, continua le prince avec douceur, ne voulez-vous pas vous entretenir avec moi? Je suis aussi de l'ordre des derviches, et leur suis tout dévoué.“

Cette invitation de la part d'un objet si cher, sembla ramener ses forces, et l'amour surmontant les obstacles de l'amour, il leva enfin la tête et s'écria :

„C'est un prodige sans doute que vous ne m'ayez déjà anéanti de votre présence, et qu'en vous entendant parler, je puisse trouver un mot pour vous répondre.“

Il dit, et, poussant un cri de joie, il rendit son âme à Dieu.

On vint m'annoncer un jour l'arrivée d'un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps. Dès que je l'aperçus, je m'écriai :

„Où es-tu, toi que j'ai tant désiré voir?“

Il me répondit :

„Le désir vaut mieux que la satiété.

— Sans doute, repris-je, mais qui peut se rassasier de te voir, et qui pourrait n'être pas flatté de ce bonheur, quand même il n'en jouirait que par intervalle? Ah! l'un ou l'autre est de ta part un présent qui n'a point de prix!“

Je me souviens que, dans ma jeunesse, traversant la place d'une certaine ville, j'aperçus un jeune homme d'une beauté éclatante. Nous étions alors au mois d'août, et la chaleur était si forte que, la nuit même, un vent brûlant desséchait la langue, et pénétrait pendant le jour jusqu'à la moelle des os. Je ne pus résister à l'ardeur du soleil. Je me réfugiai à l'ombre d'un mur, prêt à tomber en faiblesse, regardant de tous côtés si quelqu'un ne viendrait pas ranimer mes forces épuisées, et éteindre avec de l'eau

fraîche l'incendie qui me dévorait. Contre mon espérance, je vois s'ouvrir la porte d'une maison superbe, et s'avancer vers moi la beauté elle-même; car, dans aucune langue, il n'y a point d'autre mot qui puisse exprimer toute sa perfection. On eût dit l'aurore sortant tout à coup de la nuit obscure. Elle tenait à la main un vase rempli d'eau de neige, où l'on avait mêlé du sucre et du vin cuit. Je ne dirai pas si elle était parfumée avec de l'eau de rose, où si plutôt la rose de ce beau visage n'avait pas laissé tomber quelques gouttes qui lui communiquaient un si délicieux parfum. Je reçus la coupe de la belle main, et j'y puisai, ainsi que dans ses regards, l'oubli de tous les maux que j'avais soufferts.

„O trop heureux, m'écriai-je, l'oeil qui peut contempler tous les matins les charmes de ce beau visage! L'ivresse du vin passe bien vite, mais celle de l'amour est plus durable, et est la source la plus féconde de nos plaisirs.“

L'année que Mahmoud, roi du Khorassan, fit la paix avec le roi de Chitée, je me trouvai dans le temple de Cafehgera. J'y vis un jeune homme d'une beauté parfaite. Sa physionomie exprimait l'esprit et les grâces. Il tenait à la main un livre et lisait attentivement. C'était les guerres de Seïd et d'Amrou. J'étais curieux de jouir de son entretien.

„Eh quoi! lui dis-je, lorsque les rois de Chitée et de Khorassan ont fait la paix, quel besoin de nous occuper des guerres d'Amrou et de Seïd?“

Il sourit et me demanda le nom de ma patrie.

„C'est Cyropolis, lui répondis-je.

— Eh bien, reprit-il avec empressement, nous apportez-vous quelque nouvel ouvrage de Saâdi? La plupart de ses vers en langue persane font ici nos délices. Mais si vous, qui êtes son compatriote, voulez les réciter vous-même, dans votre bouche ils acquerront encore un nouveau prix, et nous sommes peut-être dignes de vous entendre.“

Je pris quelque prétexte pour ne pas répondre à sa demande, et j'évitai surtout de me faire connaître. Mais le lendemain, quelques-uns de mes compagnons de voyage lui ayant appris qui j'étais, je vis le jeune homme accourir avec empressement, me prodiguer toutes les offres du service, et, voyant que j'étais inébranlable dans ma résolution de partir sur-le-champ, il ne pouvait se lasser de montrer les regrets les plus touchants.

„Pourquoi, s'écriait-il, n'avoir pas dit en arrivant: Je suis Saâdi? et quel autre aurait eu plus de droits à nos hommages?“

— C'est votre présence, lui répondis-je, qui m'en a ôté la force, et si vous voulez savoir pourquoi je résiste à vos instances, écoutez, je vous prie, l'histoire suivante:

„Un courtisan que j'ai connu s'était retiré du monde. Il avait choisi sa demeure dans les montagnes, au fond d'une caverne. Il y vivait content de peu et loin de tous les plaisirs. Ses amis entreprirent de le détourner de son dessein. „Pourquoi, lui disaient-

ils, ne pas faire plutôt votre séjour dans la ville voisine, pour y oublier vos chagrins dans le sein de la société? — Je m'en donnerais bien garde, répondit-il; la beauté y règne, toutes les femmes que j'y ai aperçues y sont pourvues de mille attraits, et lorsqu'un terrain est glissant, l'éléphant lui-même court le risque d'y tomber.“

En disant ces derniers mots, je lui baisai le visage et la tête. Ses belles joues se colorèrent de lys et de roses, et nous nous quittâmes avec un mutuel regret.

Das künstlerische Werk

Little Victims. A Novel by Richard Rumbold. (Verlag Fortune Press, London 1933)

Im Jahre 1928 erschien zuerst in London der berühmt gewordene Roman „Well of Loneliness“, in dem Radclyffe Hall das Problem der Liebe zwischen Frauen in literarisch und psychologisch ebenso meisterhafter Weise behandelte; das Werk wurde nach wenigen Wochen in England als „unmoralisch“ verboten und ist seither nur in Paris weiter gedruckt worden. Sein Erfolg im Bereiche der englischen Sprache war dennoch so groß, daß er unvermeidlicherweise für andere Autoren eine Verlockung bilden mußte, das sozial mindestens ebenso wichtige und namentlich in England nicht zu übersehende Problem der Homosexualität zwischen Männern in ähnlicher Weise zu behandeln. Der Verfasser des hier zur Besprechung stehenden Buches hat den Roman Radclyffe Halls sicherlich gekannt; wenn die geistvolle Verfasserin die Veranlagung ihrer Heldin, Stephen, zum Teil damit erklärt, daß deren Mutter vor der Geburt ein dringendes Verlangen nach einem Sohne hegte, so übernimmt Rumbold dieses Motiv und läßt die Mutter seines Christopher sich nach einem Mädchen sehnen. Er verstärkt aber das Gewicht dieser ersten „Belastung“ und verschiebt gleichzeitig überflüssiger und irreführender Weise die Akzente überhaupt, indem er die künftige Mutter als dem Irrsinn verfallen schildert, womit Christopher zum voraus ein vom Schicksal Gezeichneter wird. Seine Mutter erzieht ihn so, daß alle femininen Seiten seines Charakters gefördert werden. Schließlich kommt er in eine „Public School“, ein von katholischen Geistlichen geleitetes Internat. Von diesem Augenblick an wird die Erzählung zu einer Anklageschrift gegen diese viel umstrittenen Anstalten, wobei es offen bleibt, wie weit der Verfasser das künftige Schicksal Christophers vom Einfluß der Schule und wie weit von seiner erblichen Veranlagung abhängig machen will. Der junge Christopher hält das Leben im Internat schließlich nicht mehr aus und wird nun von seinem Vater sofort nach Oxford geschickt, eine Wendung, die schwer verständlich und mindestens unwahrscheinlich ist. Dort führt Christopher einerseits ein ziemlich liederliches Leben, schreibt aber anderseits einen Roman, der durchaus nicht unbedeutend erscheint. Eine Reihe flüchtig angedeuteter Abenteuer, die mit einem psychologisch ganz unwahrscheinlich geschilderten Versuch zu einer Liebelei mit einem jungen Mädchen, wofür der romantische Hintergrund